

Bénédiction abbatiale de Mère Aline-Marie
Abbaye Notre-Dame de la Paix – Castagniers, 4 août 2012

Lectures : Proverbes 2,1-9 ; Colossiens 3,12-17 ; Matthieu 5,1-12

« Le Seigneur, se cherchant un ouvrier dans la foule du peuple (...), dit : ‘Qui est celui qui veut la vie et souhaite voir des jours heureux ?’ (Ps 33,13). Si, entendant cela, tu réponds : ‘Moi !’ Dieu te dit : ‘Si tu veux avoir la vie, la vraie et l’éternelle, garde ta langue du mal, et que tes lèvres ne disent pas de parole trompeuse. Détourne-toi du mal et accomplis le bien, recherche la paix et poursuis-la.’ (Ps 33,14-15). Et quand vous aurez fait cela, mes yeux seront sur vous, et mes oreilles vers vos prières. Avant que vous m’invoquiez, je vous dirai : ‘Je suis là’ (Is 58,9). Quoi de plus doux pour nous, frères très chers, que cette voix du Seigneur qui nous invite ? Voici que dans sa bonté, le Seigneur nous indique le chemin de la vie. »
(*Règle de Saint Benoît*, Prologue 14-20)

Après avoir lu ce passage du Prologue de la Règle de Saint Benoît, je pourrais terminer mon homélie, car saint Benoît reprend et synthétise le message des lectures de cette Messe en les faisant résonner, en bon exégète, dans d’autres paroles bibliques, celles du Psaume 33 et du prophète Isaïe.

Saint Benoît nous aide à concentrer toutes les questions de notre cœur humain dans le désir du bonheur de la vie : « Qui est celui qui veut la vie et souhaite voir des jours heureux ? » (Ps 33,13). Un désir qui coïncide avec celui de la paix, en soi-même et avec les autres : « Recherche la paix et poursuis-la ! » (Ps 33,15). Un désir que Dieu seul peut satisfaire, Dieu qui se rend présent dans notre vie : « Avant que vous m’invoquiez, je vous dirai : ‘Je suis là’ (Is 58,9) ».

« *Ecce adsum* », nous dit Dieu : « Me voici, je suis là ». On pourrait traduire : « Voici, je suis tourné vers vous, je suis en relation avec vous ». De même que dans la Trinité chaque Personne divine est « tournée » vers l’Autre dans l’amour, dans la communion, ainsi Dieu s’est tourné vers l’homme en son Fils, le Verbe incarné : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. (...) Et le Verbe s’est fait chair et il a habité parmi nous. » (Jn 1,1.14).

Saint Benoît insère toute sa Règle, le chemin de vie que Dieu lui a inspiré, son charisme, dans la réponse, qu’est le Christ, à la soif de vie bienheureuse qui habite le cœur de chaque être humain pécheur. L’homme a besoin de retrouver la vie, la joie et la paix qu’il a perdues en s’éloignant de la maison du Père : « Il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé ! » (Lc 15,32). Et, en effet, la Règle commence avec l’invitation qu’un « père plein de tendresse » adresse à son fils perdu – à tous les fils et filles perdus de l’humanité, à nous tous – afin qu’il « revienne, par l’exercice de l’obéissance, à celui dont il s’était éloigné par la lâcheté de la désobéissance » (cf. RB, Prol. 2).

Chaque retour est un chemin. On ne revient à la vie, à la joie, à la paix de la maison du Père sans un chemin, sans une démarche, une démarche qui est davantage

intérieure que physique. Même le frère aîné du fils prodigue, qui est pourtant toujours resté à la maison, doit faire un chemin vers la vie, la joie et la paix, un chemin du cœur.

Le passage du livre des Proverbes, que nous avons écouté dans la première lecture, parle des « sentiers qui mènent au bonheur » (2,9), les sentiers de la recherche de la sagesse qui aboutit à la crainte de Dieu, c'est-à-dire à la conscience de sa Présence qui nous donne tout ce que nous désirons (2,5). La crainte du Seigneur n'est pas la peur d'un Dieu redoutable, mais la peur de perdre un Dieu plein de bonté. « Si tu creuses comme un chercheur de trésor, alors tu comprendras la crainte du Seigneur » (Pr 2,4-5). La crainte du Seigneur est la conscience de ce qui est le trésor de notre vie, de ce que nous ne voudrions absolument pas perdre. Et ce trésor est le Seigneur même, notre relation avec Lui.

On l'oublie facilement aujourd'hui, mais saint Benoît fait de la crainte du Seigneur la base et la substance de toute ascèse, de l'ascèse de l'humilité qui est pour lui le grand et essentiel sentier qui conduit au bonheur : « Le premier degré d'humilité, écrit-il au chapitre 7 de la Règle, consiste en ce que se mettant toujours devant les yeux la crainte de Dieu, on fuit absolument l'oubli », l'oubli de Dieu (RB 7,10).

Le grand engagement monastique est la lutte contre l'oubli de Dieu, l'engagement à cultiver la mémoire de Dieu, la conscience du seul trésor du cœur de l'homme. Le grand engagement monastique est celui d'éduquer le cœur à la préférence du Seigneur. C'est de là que vient la conversion de la vie, cette vie nouvelle que saint Paul décrit si bien dans la deuxième lecture tirée de la lettre aux Colossiens : « Revêtez votre cœur de tendresse et de bonté, d'humilité, de douceur, de patience. Supportez-vous mutuellement, et pardonnez... » (Col 3,12-13)

Mais d'où peut venir cet « amour par dessus tout » (v. 14), cette « paix du Christ » régnant en nos cœurs et entre nous (v. 15), si cela implique chaque fois un renoncement à la dureté qui s'oppose à la tendresse et à la douceur, un renoncement à la méchanceté qui s'oppose à la bonté, à l'orgueil qui s'oppose à l'humilité, à la colère qui s'oppose à la patience, à l'esprit de vengeance qui s'oppose au pardon ? Si l'amour et la paix exigent une perte constante de nos défenses armées, de notre moi qui se défend, pourquoi les choisir, pourquoi les désirer ? Cela peut venir seulement de la possession d'un trésor plus précieux que nous-mêmes.

Ce trésor, c'est le Christ, le Christ qui se donne à nous, à tous, pour partager avec nous sa communion avec le Père dans le Saint-Esprit. Nous ne pourrions jamais rien perdre de plus précieux que ce qui nous est donné dans le Christ, car, en Lui, même ce que nous perdons trouve sa plénitude.

Pour cela, saint Paul nous invite à vivre dans l'action de grâce (Col 3,15), une action de grâce qui ne doit pas être seulement l'achèvement de notre vie ou de notre engagement, mais plutôt le point de départ, la source, la racine : « Tout ce que vous dites, tout ce que vous faites, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus Christ, en offrant par lui votre action de grâce à Dieu le Père » (3,17).

Être « enracinés dans le Christ » (Col 2,7), comme le rappelle votre devise, chère Mère Aline-Marie, veut dire cultiver la conscience que tout nous vient de Lui, car en Lui nous avons déjà tout reçu en plénitude. Tous les fruits qu'un arbre paraît donner de lui-même, en réalité lui viennent de l'apport caché de la terre et de la lumière. Cultiver cette conscience nous fait vivre tout dans le réalisme chrétien de la demande et de l'action de grâce, dans le réalisme joyeux et miraculeux de la foi des pauvres. Le réalisme paradoxal des Béatitudes.

C'est vous qui avez choisi cet évangile pour votre Bénédiction abbatiale, et c'est bien, parce que les Béatitudes sont l'évangile pour toutes les saisons. Liturgiquement, on peut l'utiliser pour toutes sortes de circonstances et de sacrements : pour la Toussaints et les funérailles, pour les laïcs, pour les mariages et pour la vie consacrée, pour la confirmation et la pénitence, pour le développement de la société civile comme pour la consolation, par Marie, des affligés et persécutés... Oui, un évangile-source pour tous les ruisseaux de la vie humaine et chrétienne ; un évangile-humus pour l'enracinement de toute vocation.

Les Béatitudes sont en effet l'évangile où plus qu'ailleurs le Christ, « ouvrant la bouche » (Mt 5,2), répand sur nous le souffle de son Cœur, de sa vie intérieure. Et justement, sa vie intérieure, sa conscience intérieure, est tout d'abord action de grâce, « eucharistie ». Lorsque Jésus dit « Heureux ! », Il le dit toujours comme louange au Père. Les Béatitudes ne sont pas une félicitation pour le succès personnel des concernés, mais une participation des hommes à la joie et à la gratitude du Fils face à l'amour miséricordieux du Père.

D'ailleurs, tout ce que Jésus promet aux bienheureux est ce qui vient du Père, la vie filiale, Sa vie filiale. De qui vient le Royaume des Cieux des pauvres de cœur et des persécutés, la terre promise des doux, la consolation des affligés, le rassasiement des affamés et assoiffés de justice, la miséricorde des miséricordieux, sinon du Père ? Et quel Dieu verront les cœurs purs sinon le Père, et de quel Dieu les artisans de paix seront-ils les fils, sinon du Père de notre Seigneur Jésus Christ ?

Les Béatitudes décrivent la joie de la vie filiale que nous recevons en vertu du mystère pascal de la mort et de la résurrection du Christ.

Il ne peut y avoir de meilleur programme abbatial, car c'est le programme qui coïncide avec la personne du Christ, le chemin du Christ, la vie du Christ, le cœur du Christ. C'est le programme eucharistique de notre baptême.

Par les Béatitudes – comme la Vierge Marie, Mère de la Paix – nous suivons l'Agneau immolé et vivant, partout où Il va (cf. Ap 14,4). Où va-t-Il ? Il nous conduit « tous ensemble à la vie éternelle », nous répond saint Benoît (RB 72,12). Il nous conduit vers le Père, dans la communion de l'Esprit Saint.

Une abbesse ne doit que se laisser conduire par le Fils de Dieu, devant et avec ses sœurs, vers un Père qui nous a déjà dit, dès l'éternité, « Me voici ! ».

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist